

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 45 (1907)  
**Heft:** 47

**Artikel:** Affaire d'appréciation  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-204619>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 20.11.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Un autre fredonnait :

Nous nous battons, mes belles dames,  
Nous nous battons sur vos genoux.

Que dites-vous de cette peinture de l'estaminet de Peytrequin, le politicien envieux et felleux :

En ouvrant la porte, une intolérable puanteur, un nuage épais, quelque chose d'âcre qui pique aux yeux et vous prend à la gorge, fusait, vous giflant au passage, dans l'humidité de la rue. Dans la grosse chaleur moite rampaient d'innombrables relents : rogomme, mangeaille, vinasse répandue... ou rendue entre deux hoquets, crasse qui feutre les cheveux, sueur humaine qui baigne et qui beurre abondamment les peaux malpropres... Enfin, l'œil s'habituant à ces demi-ténèbres, on avait la vision confuse de paysans affolés, archoutés, sur leurs coudes, qui traînaient parmi les ronds gluants des verres, et de fessiers rebondis qui débordaient des bancs étroits. Pifs et trognons écarlates luisaient dans cette fumée avec plus d'éclat que les chicots de suif bavant dans leurs chandeliers de fer.

Il n'y a pas moins de vigueur dans le tableau — superbement brossé — des bourla papey s'emparant des parchemins de M. de Ropraz :

Maintenant, sur la place, un énorme brasier éclairait violemment toutes les façades, où se découpaient des silhouettes d'hommes sombres et de femmes échevelées. Tous se donnant la main, sautaient autour du feu, chantaient des refrains de rondes enfantines :

Il faut un' grande perche  
Pour abattre les noix.  
Embrasse,  
Embrasse,  
Embrasse qui voudras !

Et de minute en minute, ponctuait la chanson avec un bruit mat ou un son métallique, tombaient de haut sur le pavé les trésors de la chambre forte : in-folios, morceaux de parchemins, paquets de titres et de créances armés de la griffe qui hante le sommeil des pauvres et l'ardente insomnie des mères ou des épouses ; la balance, les poids, la « racle » et le quarteron, ces instruments de la dime abhorrée...

Mais tout n'est pas sombre dans cette histoire, loin de là. Quoi de plus frais, de plus gracieux, par exemple, que le récit de la promenade de Raoul et de Rose à Clarens, à travers le vignoble « fraîchement dépouillé, dont les teintes d'un jaune vif remplissaient tout le paysage ! » Et la soirée où la fille du syndic reçoit, dans sa « chavanne », sous l'œil de son père, les jeunes gens admis à l'honneur de prétendre à sa main ! Cela est dépeint dans des pages vraiment exquises.

## FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

### Croquis de Campagne

#### LA MORT DU NOYER

QUATRE heures du matin. Rien, encore. On dort d'un bon sommeil campagnard. Les fenêtres ouvertes laissent pénétrer l'air nocturne qui sent bon.

Soudain, on est éveillé en sursaut. Un bruit formidable secoue l'ambiance.

C'est comme un vieux mur qui s'écroulerait, un pan de maison qui s'effondrerait, une chute inexorable, enfin sourde, violente se terminant par un cri, un cri terrible et navrant, un cri humain, presque.

Dans la ferme, en face, la ménagère alerte est debout déjà, faisant le feu pour cuire, à l'aube, le café de ses hommes.

Elle saisit un falot ; son mari la suit avec deux des leurs. Ils vont voir ce que c'est, d'où cela vient.

Ils traversent une cour, un champ, et puis, soudain s'arrêtent.

Mais, c'est un arbre qui est là, un pauvre cher noyer gisant à terre, immense et mort.

Il a chu, arraché à la vie par des volontés centennaires. Il devait mourir, lui aussi, puisqu'il était si vieux, et, le grand cri déchirant, comme parti de

Le roman finit bien. En dépit de mille traverses, le petit-fils de ceux qui incarnent l'ancien régime, épouse Rose, l'enfant du peuple, modèle accompli de pureté, de beauté morale, de vraie noblesse ; et, ayant achevé de lire cette œuvre où M. Samuel Cornut a mis le meilleur de son talent et toute son âme de patriote, on se prend à dire avec le poète :

Il est doux de rêver avant de le fermer,  
Ton livre, et de sentir tout son cœur s'animer.  
V. F.

**Consultation médicale.** — Dites-donc, docteur, quelles sont les précautions à prendre par ce temps de froidure et d'humidité ?

— Un bon pardessus, un cache-nez, un parapluie. Eviter les courants d'air. Et puis, tout ça n'est encore rien.

— Diable !

— Oui, l'important est de rester chez soi, au coin du feu, tant qu'il fait mauvais.

**Oh ! l'argent.** — Deux hommes s'injurient dans la rue, hurlent, grincent des dents, les yeux hors de la tête, puis se ruent l'un sur l'autre. Un passant crie :

— Hé ! les batailleurs ; il y en a un de vous qui perd son portemonnaie.

Les deux hommes se lâchent aussitôt et se mettent à chercher par terre.

## JEUX DE SOCIÉTÉ

*Deviner les points des cartes qui se trouveront sous chacun des paquets qu'on aura fait faire d'un jeu entier, de 52 cartes.*

Après avoir mêlé le jeu, vous en faites faire des paquets qui doivent tous compléter le nombre 13, en comptant les as pour 1, les figures pour 10, et les autres pour leur valeur. Les paquets de cartes doivent être masqués, en ayant leurs couleurs tournées sur le plat de la table, et vous devez vous cacher pendant qu'on fait l'opération.

La personne qui fera les paquets prendra, par exemple pour première carte, un as qui vaut 1 point ; elle posera cette as sur la table, en cachant le point ; elle mettra par-dessus 12 cartes qu'elle prendra indifféremment pour compléter le nombre 13, ayant également soin de masquer les points. Pour le second paquet, si la première carte qu'elle prendra est une figure ou un dix, elle mettra, dans le même ordre que dessus, 3 autres cartes pour faire le nombre 13, ainsi de suite jusqu'à la fin ; et lorsqu'il ne se trouvera pas assez de cartes pour composer un dernier paquet, la personne laissera les cartes sur la table.

ses entrailles, c'était sans doute, son adieu à la vie. C'est peut-être dur de mourir pour les arbres, comme ce l'est parfois pour les hommes...

La fermière agitait son falot, tournait autour du géant terrassé.

— Quelle peû, il m'a fait, dit-elle ! J' croyais que c'était le toit au hangar qui nous tombait. Heureusement que ça n'est pas arrivé quand nos petits étaient dessous, sans ça...

— Heureusement oui, mais, c'est dommage, il était beau quand même, il est mort trop vite, répondit l'homme.

Ils rentrèrent, le bruit de leurs lourdes chaussures, adouci par l'herbe d'abord, puis, résonnant fort dans la cour pavée de pierres irrégulières, leur lumière faisant autour d'eux des ombres mouvantes.

\*

Il est là, le noyer, trois, presque quatre fois centenaire. Il s'est affalé dans le champ, laissant, avec une plaie béante un morceau de son tronc.

Et l'on voit, sous l'écorce, l'intérieur du bois passant du blanc-jaune au brun foncé, puis, au milieu la moëlle même, espèce de matière noirâtre, à moitié pourrie, dégageant une âcre odeur d'humidité. Quelques vers s'y repaissent.

Le tronc, les branches sont couverts de lierre et d'une mousse, soyeuse autant que du velours. Les feuilles sont belles encore, et des noix, dernier labour de l'arbre mort, attendaient de mûrir.

Cela étant fait, vous vous approchez et vous voyez combien il y a de paquets : vous en mettez toujours mentalement 4 à part, et vous multipliez les autres restants par 14, auquel nombre vous ajoutez 1, pour les 4 paquets que vous avez mis à part, et vous y ajoutez de plus le nombre des cartes qui restent sur la table, s'il s'en trouve de reste, car quelquefois il n'en reste pas, quoiqu'il y ait 8 paquets ; mais s'il ne se trouve que 4 paquets, sans qu'il reste de cartes, les 4 as sont alors dessous, ce qui fait 4 points ; où s'il n'y avait encore que 4 paquets, et qu'il restât quelques cartes, il faut pour lors compter autant de points que de paquets, et y ajouter 1 pour chaque carte restante.

\*

*Deviner les points qui se trouveront sous trois ou quatre paquets qu'on aura faits d'un jeu de piquet, composé de 32 cartes.*

Pour faire ce tour, il faudra se comporter comme au précédent, excepté que les as seront comptés pour 11, les figures pour dix, et les autres cartes pour leur valeur ; et s'il ne se trouve que 3 paquets sur la table, vous ajouterez 16 au nombre des cartes qui resteront ; cette addition sera pour lors le nombre des points des 3 cartes qui sont sous les paquets. Mais s'il s'y trouvait 3 paquets, il faudrait, au lieu de 16, ajouter 32 au nombre des cartes retranchées ; ce qui fera pareillement le nombre de points des 4 cartes. Observez qu'au lieu de faire compter jusqu'à 15 pour chaque paquet, comme on a fait au tour précédent, on devra compter jusqu'à 15.

**Comblé.** — Un mari plaide en séparation pour incompatibilité d'humeur.

Pendant le procès, il perd sa femme.

Un ami, qui ignorait ce décès, le rencontre.

— Eh bien ! vous avez plaidé en séparation, qu'avez-vous obtenu ?

— Mieux que je n'espérais : j'ai obtenu le veuvage.

**Apparences.** — N'est-ce pas, monsieur, que je ne parais pas mon âge, malgré mes quarante ans, disait l'autre jour M<sup>me</sup> R.

— C'est vrai, madame, car on vous en donnerait cinquante à cinquante-cinq.

**Affaire d'appréciation.** — Un célèbre chirurgien, par une opération délicate, sauve la vie d'un millionnaire.

— Que vous dois-je, docteur ? fait celui-ci une fois rétabli.

— Trois mille francs.

— Diable ! diable ! c'est bien cher. Vous ne pourriez me passer cela pour deux mille francs ?

— Vous estimez votre vie deux mille francs. Soit. Vous savez mieux que moi ce que vous valez.

Le matin venu, quelques paysans s'arrêtèrent devant. Sur leurs visages, ils avaient cette expression mi-sentimentale, mi-brutale que leur donne facilement les accidents du terroir.

— Quand même, fit l'un, il aurait bien pu attendre et finir ses noix avant de se casser le cou !

— Bah ! pour ce qu'y en a ! pas la peine ; fallait voir la récolte de l'an passé.

Un autre donna un coup de pied dans le tronc.

— Il a fait son temps ; et, il en a vu plus que nous. Si je venais vieux comme lui, je me plaindrais pas.

— Ben moi, je me plaindrais, ajouta un troisième, usé aux labours, la face tannée, le dos rond, rapproché déjà de la terre. Ce n'est pas si drôle que ça, la vie.

Peut-être songeait-il à ses deux fils morts en deux ans...

\*

A l'instant, la ménagère d'en face arrive avec son plus jeune enfant, un petit blond, sauvage, tremblottant sur des jambes pas fermes encore, gâté par toute sa smala dont il est le huitième et l'ultime rejeton.

— Y a le petit qui veut voir le malheur, explique la mère à un labourer préparant sa charrue, il n'a pas même voulu attendre que je lui accroche ses bas pour venir.

L'enfant emprisonne ses doigts dans ceux de sa maman. Il contemple le géant terrassé